PASSEUSE D'HISTOIRES

Etant jeune, je ne savais pas ce que je voulais faire. Aucune idée précise. Sauf que je rêvais de travailler dans le tourisme et vivre en Espagne, au soleil. J'avais été subjuguée par ce pays après avoir passé un mois, pour parfaire mes connaissances, au sein d'une famille chaleureuse, à la campagne, à Alagón précisément, village proche de Saragosse. J'aurais aimé préparer un BTS Tourisme, comme ma copine Sylvie. Ce n'est pas ce que j'ai fait. Mon père, autoritaire, décréta : « Mes filles, vous ne serez ni dans le tourisme ni hôtesse de l'air. Avec ces métiers-là, vous ne serez jamais à la maison et ne pourrez jamais fonder une famille ! » Ainsi en fut-il décidé. Je préparai un BTS Secrétariat Trilingue. Ma sœur aussi.

J'envoyai quelques curriculum vitae à différentes chambres de commerce et banques étrangères : anglaise, allemande, espagnole. Mes connaissances linguistiques attirèrent l'œil du Directeur du Personnel d'une importante compagnie d'assurances française qui me contacta par télégramme et m'embaucha illico malgré un parcours professionnel pourtant très limité. J'en fus la première surprise. Et me voici à la Direction Etranger, rattachée à la Direction Générale.

L'entreprise me parut vieillotte, d'un autre âge. J'étais en total décalage ; j'avais connu mieux et plus moderne précédemment dans une petite entreprise anglaise. Tout d'abord, je trouvais éreintants les allers-retours en train. Et sur place, tout me déplaisait. Cadres et non-Cadres séparés pour déjeuner, même les cabinets de toilettes des secrétaires de Direction étaient séparés des autres (je m'amusai donc, rien que pour embêter ces dames, à ne pas les fermer à clé...), l'habillement, strict, voire ringard, les machines à écrire dépassées dont les caractères « sautaient » et provoquaient des lignes irrégulières, les bureaux d'un autre temps, etc.

Rien à faire, je ne m'y adaptai pas. Très rapidement, je rentrais le soir, chez mes parents, en pleurant.

« Maman, je ne veux pas y retourner ! J'ai l'impression de travailler avec ma grand-mère ! ». Il est vrai que j'étais la seule jeune de la Direction, où je ne riais pas du tout. Je dois avouer tout de même que j'étais moi-même assez immature, ce qui n'aidait pas. Je devais dénoter, par mon attitude et mon habillement, corrects, certes, mais ne correspondant pas du tout aux normes strictes suivies par le personnel féminin d'un âge avancé. Pour me calmer, ma mère finit par suggérer : « Ecoute, tu y restes un an, histoire d'avoir quelque chose à inscrire sur ton CV et dans un an, tu pourras partir. D'accord, je fais un an, mais dans un an, je pars ! »

Quant à mon père, horticulteur, qui me voyait rentrer avec une triste mine : « Tu ne devrais pas te plaindre, tu travailles au chaud, tu es bien payée, tu peux faire carrière dans une grande entreprise. Que veux-tu de plus ? Travailler la terre, comme moi, à transporter des brouettes, ne jamais partir en vacances l'été pour t'occuper des fleurs, faire des marchés en fin de semaine, travailler jusqu'aux gelées de novembre, quand c'est la saison des chrysanthèmes ? C'est cela, que tu veux ? »

Certes, non ! Je ne voulais surtout pas suivre la voie qu'avait prise mon père !

Mes débuts furent donc très difficiles. Laborieux devrais-je dire ! Je commençai au siège même, à la Direction Etranger où mon Directeur gérait les grosses filiales espagnole, italienne, belge, canadienne et les succursales, plus petites, situées en Allemagne, en Côte d'Ivoire, en Jordanie, à Chypre, et dans d'autres pays encore. L'une de mes collègues, Françoise, avait l'âge de maman et je trouvai en elle la compréhension et le soutien dont j'avais besoin. C'est elle qui me donna confiance et, finalement, je m'accommodai petit à petit de l'ambiance tristounette et sévère qui régnait à l'étage, même si j'enviais les autres services où l'ambiance était bien plus joyeuse !

J'adorais être en contact avec les secrétariats étrangers avec lesquels, au fil des années, je me fis des « amies ». Elles furent virtuelles tout d'abord. Internet n'existait pas à l'époque, ni Skype ni les téléphones portables. Mais après quelques années, j'en rencontrai certaines : Maria et Lucia à Milan, à New York, Vania Manzoni, d'origine italo-russe, un curieux mélange, et fus invitée à New York, en Belgique, à Chypre et même en Côte d'Ivoire. Avoir, même de loin, tous ces contacts me fascinait ; passer, par téléphone, e-mails ou fax, de Toronto à Milan puis de Rome à Nicosie ou Abidjan : j'adorais. J'étais vraiment faite pour ces relations. Après avoir commis une erreur où je réveillai en pleine nuit une collègue encore au lit chez elle (j'avais ses coordonnées personnelles), je jonglai allégrement avec les décalages horaires qui n'avaient plus de secret pour moi. Je ne voyais plus les heures défilier. A partir du moment où je passais d'un pays à l'autre, mon esprit s'évadait, quittait les limites de mon bureau parisien, vagabondait, et me faisait supporter tout ce qui m'irritait sur place. Quel regret ai-je de ne pas avoir accepté l'invitation du Directeur d'Abidjan et de son épouse. J'aurais pu faire ce circuit qu'il se proposait d'organiser pour moi dans la jungle ou celle de la secrétaire belge, qui pilotait, et se proposait, avec Maria qui serait venue de Milan, de nous faire survoler sa région ? Les occasions ratées ne se représentent jamais. Et que dire de ce fameux week-end organisé en Bourgogne pour des administrateurs hollandais et allemands et leurs épouses, où il fallut que je trouve logement haut de gamme et activités pour ces dames ? Par chance, j'eus droit à un budget illimité et je connaissais bien la région, ayant des racines morvandelles. Cela aidait ! Pendant les quelques mois que me demanda l'organisation, je voyageai intérieurement, toujours de mon bureau ! Contact avec les hôteliers, le Cloc Vougeot, la société qui faisait voler des

montgolfières, l'office de tourisme de Beaune pour la visite des Hospices. Un régal, malgré le stress et l'obligation de résultat où l'erreur n'était pas permise.

Les années passèrent. Mais il me manquait toujours ces contacts, ces déplacements, un vrai rapport humain. En entreprise, ces relations professionnelles fausses ne correspondaient pas ma personnalité. J'avais soif de relations sincères, chaleureuses, sans arrière-pensées, sans égo surdimensionné, sans volonté de « doubler », de dépasser le ou la collègue, lui « piquer » son poste ou obtenir ses privilèges. Je voulais sortir de ma « prison » comme je l'appelai un jour, alors que je reprenais le travail en septembre, après avoir passé trois semaines « dehors », libre enfin. Pourtant, les conditions professionnelles avaient évolué ; les relations s'étaient améliorées. JE m'étais améliorée ! Mais l'extérieur m'appelait. Je voulais aller vers les autres, les rencontrer, leur apporter quelque chose. Mais quoi et comment ?

C'est alors que je tombai sur un article dans lequel une femme racontait son évolution professionnelle. Elle avait la conviction qu'elle était faite pour aider les personnes malades, en milieu hospitalier, à raconter leur vie, la transcrire le plus fidèlement possible et, après leur décès, transmettre leur histoire à leur famille.

Je décidai de tourner cette première page professionnelle qui, certes, me permettait de voyager intellectuellement, pour en écrire une autre, plus intime, plus vraie, qui me permettrait d'avoir des rapports humains sincères et de voyager à travers les histoires des autres. L'idée d'écrire l'histoire personnelle de patients en fin de vie s'imposa à moi comme une évidence. Je mis un terme à ma fonction de secrétaire au sein de l'entreprise. Puisque je savais écrire, que j'aimais écouter, parler avec les gens en général, même les inconnus, que j'avais envie de « partager » avec eux, je décidai de suivre la voie de cette autodidacte. Je la contactai et devins membre de son association.

Chaque récit serait remis aux patients ou à leur famille après le décès, sous la forme d'un joli livre relié. La responsable me forma à sa méthode et, rapidement, me présenta à l'hôpital proche de son association, proposa à la Direction et à l'équipe soignante mon idée d'accompagnement de malades de tout âge. Par chance, elles acceptèrent. Je signai mon premier CDI. Ce sont elles qui proposaient mes services, mon écoute aux résidents. Si un patient souhaitait laisser une trace de sa vie, déposer un secret, faire part de ses regrets, ses désirs, ses joies, ses peines, laisser des souvenirs aux siens, il pouvait faire appel à moi. Et c'est ainsi que je commençai à écrire ma nouvelle page professionnelle, celle de biographe hospitalière, un voyage à destination des autres.

Ma première patiente, âgée de 13 ans, était atteinte d'une leucémie et nécessitait des soins de longue durée. « Bonjour, tu sais qui je suis ? Je m'appelle Valérie. Je viens te tenir compagnie cet après-midi, si tu es toujours d'accord. Tu veux bien ? » Timide, elle me fit un gentil sourire. « Que veux-tu faire ? Tu veux

me présenter tes jeux et tes livres ? ». C'est ainsi que nous fîmes connaissance. A ma seconde visite, elle se détendit et commença à parler. Elle me montra un petit album de photos prises lorsqu'elle habitait encore en Espagne. C'était une jolie jeune fille ; sa chevelure ondulée, très brune, encadrait un très agréable visage. Sa famille venait de loin, d'Algesiras, petite ville située à une centaine de kilomètres de Cadix, en Andalousie. Julia me raconta ses premières années au bord de mer, lorsque son papa, marin, partait pêcher de longues heures pour gagner un maigre salaire et nourrir sa famille composée de son épouse et trois enfants, elle et deux petits frères. Très pauvres, ses parents avaient fini par prendre la douloureuse décision de quitter leur pays et de s'exiler en France. En région parisienne, le papa devint maçon et la maman, femme de ménage. Je savais qu'ils ne roulaient pas sur l'or, qu'ils vivaient dans une HLM, mais ils menaient leur vie dignement et élevaient leurs enfants avec beaucoup d'amour.

Algesiras, l'Espagne, ça y est, mon esprit repartait au loin. Algesiras, une des villes les plus ensoleillées d'Espagne... Je me pris d'affection pour cette petite fille très douce et lui proposai d'écrire ce qu'elle me raconterait, ce qu'elle accepta ; ses parents m'avaient bien sûr déjà donné leur accord, pensant qu'au moins ma présence lui tiendrait compagnie. De nos jours, Algesiras située en Andalousie est reliée à la France par un important réseau routier et c'est une ville traversée par les Marocains résidant en Europe qui y prennent le ferry vers Tanger. Des bateaux de marchandises viennent accoster au port tous les jours. Mais à l'époque, Algesiras était ravitaillée par les corbeaux.

Julia me raconta qu'après l'école, elle aimait se balader sur la plage, aller se baigner. Avec ses copines, elle aimait ramasser des coquillages de toutes tailles pour réaliser ensuite des poupées. Cela lui prenait beaucoup de temps. Il fallait tout d'abord laver ces coquillages, les faire sécher, éventuellement les vernir puis monter petit à petit la robe puis le corps, puis les bras puis la tête, et enfin y poser un petit fichu qu'elle découpait dans les tissus que sa maman lui donnait. Quand elle acquit un peu plus d'expérience et de confiance en elle, sa maman lui proposa de vendre ses réalisations aux touristes pour quelques euros.

Julia se souvenait avoir vécu dans une petite maison de pêcheur aux murs blancs peints à la chaux et aux volets bleus. Cette maison sans étage, modeste, n'offrait que peu de confort. Toutefois, c'était, pour elle, le bonheur. Je sus que le territoire venteux et la maison mal isolée n'incitèrent pas ses parents à y passer le reste de leur vie. Vint le jour où ils décidèrent d'émigrer. Plus de plage, plus de soleil éclatant, plus de vent dans ses jolis cheveux, plus de poupées en coquillages. Plus de courses avec ses copines sur la plage du Rinconcillo qui offre une vue splendide sur Gibraltar.

Je rendis visite à Julia pendant plusieurs semaines, et elle me parlait facilement. Me disait tout l'amour qu'elle éprouvait pour ses parents qui travaillaient dur, elle s'en rendait compte, et pour ses frères avec qui elle ne pouvait plus jouer dehors. Je retranscrivais aussi fidèlement que possible ses récits. Jusqu'au

jour où elle me fit comprendre qu'elle avait fait le tour de ce qu'elle avait à me raconter. Et qu'elle était fatiguée. Je fermai là l'album de sa jeune et courte vie.

Ma deuxième expérience fut d'accompagner Sibylle, une patiente récemment à la retraite, gravement malade, qui souhaitait laisser à ses petits-enfants un souvenir de son enfance heureuse passée à la campagne. Elle était issue d'une famille de deux enfants dont le père était médecin et la maman mère au foyer, et dont le berceau familial se situait dans le Médoc. Elle me raconta que son père avait fait ses études et son internat à Bordeaux et sa mère, avant d'avoir ses enfants, travaillait en tant que secrétaire dans une distillerie. Son frère était né dans le Médoc mais lorsque son père s'installa en tant que cardiologue, ce fut à Vannes, pour fuir la mésentente entre les deux grands-mères de Sibylle. L'expatriation facilita les rapports entre tout le monde. Les premiers contacts avec les habitants locaux se révélèrent plutôt froids ; son père ne venait-il pas chiper la clientèle de ses confrères ? Sibylle naquit donc à Vannes et fut le rayon de soleil de ses parents. Du Médoc, elle se rappelait avoir passé d'excellentes vacances d'été chez ses grands-parents maternels qui avaient une belle propriété à Vendays-Montalivet à huit kilomètres de la mer. A cette époque, étant la petite dernière de la fratrie, elle avait tendance à suivre son grand frère et à être un vrai garçon manqué. La propriété était, à ses yeux, très grande, dotée de trois entrées. L'une était bordée de grands platanes centenaires où ses grands-parents avaient construit une grange et un chai ainsi qu'une cuisine d'été. Là, les enfants montaient sur le toit et s'amusaient à sauter d'en haut, sans être vus par leurs grands-parents... car ces bâtisses étaient éloignées de la maison principale. Sa tante lui avait fait tailler sur mesure une robe marron clair avec des fleurs. Elle s'en souvenait encore... Lors de sa visite, sa grand-mère l'avait habillée de cette robe reçue en cadeau. « Moi, vous vous en doutez, garçon manqué comme j'étais, je n'en portais jamais » me dit Sibylle. « Ce jour-là, je ne trouvai rien de mieux que de jouer à la balançoire et de sauter de la balançoire ce qui déchira la robe au moment précis où ma tante arrivait ». Catastrophe. « Je n'eus comme solution que d'aller voir ma grand-mère qui me sermonna sérieusement, devant ma tante. Ma grand-mère était gênée, moi aussi, et ma tante était très déçue mais, que voulez-vous, c'était fait ! Ce fut ma seule et unique robe, vous pensez bien ! »

Le soir, Sibylle allait avec son grand-père à la ferme chercher le lait. « Nous passions par une passe, c'est-à-dire un chemin dans la forêt, et je tannais mon grand-père pour que l'on ramasse « du bois qui pète ». C'était des brindilles sèches qui explosaient dans la cheminée... « Non, non, avance donc » me répondait-il... mais au retour, pour me faire plaisir, il cédait toujours à mes sollicitations. C'était un jeu simple mais qui me ravissait.

La deuxième entrée était bordée de pins et la troisième passait à côté du lavoir et devant le potager où nous récoltions avec ma grand-mère, le soir à la fraîche : tomates, haricots verts, blettes, bref, tout ce qu'il lui fallait. Elle nous avait appris à équeuter les haricots, les laver puis les ranger soigneusement dans les bocaux avant stérilisation dans d'énormes « lessiveuses ». Une fois les bocaux stérilisés, rien ne se perdait et ma grand-mère nous lavait avec cette eau, une fois tiède. Il faut dire que nous étions constamment

dehors à jouer et nous étions tout sales du sable noir du potager ou d'ailleurs. Il faisait chaud, nous ne cessions de jouer, nous transpirions toute la journée ; il fallait bien que nous nous lavions tous les soirs dans des baquets, dehors, avant de rentrer dîner !

C'était la liberté totale ! Nous étions en dehors du village. Avec nos vélos, nous pouvions rouler sur les quinze kilomètres qui nous séparaient du prochain village, sans rencontrer personne. Ma grand-mère ne nous voyait qu'au moment des repas. Nous ne faisons pas la sieste mais après déjeuner, comme il faisait très chaud, elle exigeait que nous nous installions à l'ombre. Nous utilisions ce temps précieux pour récupérer les écorces des pins de l'allée. Nous avons trouvé un jeu superbe au grand désespoir de ma grand-mère : nous limions ces écorces sur le banc en pierre blanche ; elles représentaient pour nous des coques de bateaux ; il suffisait d'y faire un trou (en empruntant subrepticement les outils du chai de mon grand-père) puis d'y planter une allumette qui serait le mât. Nous en étions très fiers, ma grand-mère qui récupérait un banc tout marron et sale, qu'il fallait nettoyer ensuite, était beaucoup moins ravie que nous. Souvent, pour nous couvrir, mon grand-père brossait le banc avant que ma grand-mère ne s'en aperçoive. Il nous laissait faire toutes les bêtises que nous pouvons imaginer ! Il nous arrivait de libérer les poules du poulailler et nous appelions ensuite nos grands-parents et nous voilà à quatre à courir après elles pour les récupérer. Nous riions sous cape tandis que mon grand-père cherchait où pouvait se trouver le trou par lequel les poules s'étaient échappées... et, bien sûr, il ne le trouvait pas.

Mon grand-père, pupille de la Nation, avait été élevé dans une famille du Médoc. N'ayant pas eu de famille propre dans sa jeunesse, il n'avait que sa femme, sa fille et nous et cela avait dû jouer sur son caractère doux et aimant. Nous étions son univers, sa joie de vivre, son bonheur. Je regrette de ne pas avoir dit assez souvent, à l'époque, combien je l'aimais... même si parfois je le faisais tourner en bourrique.

« Vous voyez Valérie, je vous raconte cela parce que je me suis efforcée de garder cette propriété, bien que coûteuse, de l'entretenir au mieux, toute ma vie, en souvenir de mes grands-parents. Mais maintenant je suis malade et si je ne me remets pas sur pied, je souhaite rappeler à mes enfants et petits-enfants que ce que l'on est vient de nos racines, qu'il faut essayer de s'en souvenir et les préserver. J'aimerais tant qu'ils gardent ce magnifique domaine ! En fait, c'est mon seul souhait. »

Sibylle s'éteignit quelques semaines après s'être remémoré une dernière fois son enfance passée dans une région bénie des Dieux, dans un domaine qui lui tenait à cœur et qu'elle souhaitait tant transmettre à ses descendants.

Je me souviens aussi d'avoir été contactée par un homme de soixante-dix ans, atteint d'un cancer généralisé. Plutôt renfermé ; je fus tout d'abord impressionnée par son mutisme alors qu'il avait demandé à me rencontrer. Nous fîmes connaissance, me présentai en lui expliquant ma démarche et l'assurant que

je ne serais absolument pas intrusive ; qu'il ne parlerait que s'il en ressentait le besoin et quand bon lui semblerait. Que tout ce que j'écrivais ne serait imprimé qu'en un seul exemplaire qui ne serait lu que par sa famille. Il me regarda finalement dans les yeux et commença à me raconter qu'il avait sur le cœur un poids énorme qu'il avait dû porter toute sa vie, et qui lui avait « rongé ses viscères, son cœur et sa tête ». C'est ainsi qu'il s'exprima. C'est ainsi qu'il m'avoua avoir tué. Tué accidentellement.

Cet homme était originaire de Mortcerf, petit village de Seine-et-Marne. Toute sa famille y vivait. Alors qu'il avait huit ans, il se rendit avec ses parents à la fête organisée en fin d'année scolaire. Il était content, bien sûr, de se rendre à la fête, de recevoir un prix, comme cela se faisait à l'époque si l'on avait bien travaillé, ce qui était son cas, de rencontrer ses copains et de jouer dans la cour. Pour une fois, ses parents ne s'étaient pas disputés et étaient, tous les deux, venus l'accompagner. Tout commença à merveille, ses parents parlaient à la maîtresse d'école tandis que lui, curieux, faisait le tour des stands organisés par les parents d'élèves. Il faisait beau, la fin juin était prometteuse de températures chaudes et de vacances proches. Tout d'abord, chez sa grand-mère qui vivait non loin de là, dans une jolie maison qu'elle avait fait construire avec son mari, sur les terres d'un ancien château, celui de Becoiseau. Quel plaisir d'aller y passer plusieurs semaines : jouer dehors avec les jeux qu'il y laissait ou dans le ruisseau qui bordait le grand jardin, avant de partir dans une autre région pour un mois avec ses parents ! Quand soudain il s'arrêta de parler. « La scène est idyllique, n'est-ce pas ? Eh bien, c'est là que la catastrophe est arrivée. J'ai tué mon père »... Ses yeux devinrent brillants, ses lèvres et ses mains tremblèrent. « Vous trouvez maintenant que je suis un monstre, n'est-ce pas ? »

« Comment cela s'est-il passé ? » demandai-je.

J'ai trouvé un pistolet dans la cour et pour m'amuser j'ai dit « Papa, regarde, je vais te tuer ! ». Moi, je ne pensais à rien d'autre qu'à jouer au cow-boy. Le coup est parti, mon père est tombé. Je n'ai pas compris. C'était une vraie arme.

Sidération et branle-bas de combat, vous imaginez bien. Les uns appelèrent les pompiers, les autres firent ce qu'ils purent pour m'empêcher de voir le corps de mon père. Moi, j'étais là, hébété, je ne comprenais pas ce qui s'était passé.

Par ma faute, je devins orphelin de père, ma mère devint veuve, et ma grand-mère, désespérée, lorsqu'elle apprit que son petit-fils avait tué l'aîné de ses propres fils.

Rémi arrêta là son récit. Il me rappela la semaine suivante pour me dire avec force qu'il ne savait pas, à huit ans, ce qu'il faisait, que c'était pour jouer. Bien sûr, il avait tiré, mais que faisait cette arme, là, à la portée de tous, dans une cour d'école, laissée sans surveillance par un agent de police ? C'était incompréhensible. « Je ne pouvais plus me regarder dans la glace » me dit-il.

L'adolescence est un passage difficile pour la plupart d'entre nous. Pour moi, elle fut terrible. De psychologues en psychiatres, j'ai passé des années à ressasser, me morfondre, essayer encore et encore de

faire surface. J'étais coupable, bien sûr, même si je n'avais eu aucune intention de tuer, bien évidemment. Le policier ne fut pas inquiet. Muté seulement, d'après ce que j'ai entendu dire. Ma mère n'entendit plus jamais parler de lui. Elle décida de déménager et de quitter le village où cette scène affreuse s'était déroulée et dont tout le monde parla pendant des années. Nous partîmes pour la Haute-Savoie où ma mère avait des amis. Ils nous aidèrent à trouver un chalet dans un village où personne ne nous connaissait, où personne n'avait entendu parler de notre histoire ; je fus inscrit à l'école. Rémi me parla pendant plusieurs séances de son père, des souvenirs gravés à jamais dans sa mémoire d'enfant, d'adolescent et d'adulte meurtri. De son père, il n'avait conservé que de bons souvenirs d'échanges chaleureux, de rires lorsqu'ils allaient tous les deux à la piscine ou au terrain de football les dimanches matin. Rémi avait fait sa vie en Haute-Savoie, se maria, dut expliquer à sa future femme le drame qui le rongait. Son mal-être, son besoin de solitude, parfois, son besoin d'aller faire une retraite, à l'abbaye de La Pierre qui Vire, dans le Morvan, et de méditer, souvent. Il voulait s'excuser, auprès de sa femme et de ses enfants, des échanges parfois houleux qu'ils avaient eus, de sa faute, ou de sa froideur, tant il se sentait souvent mal dans sa peau, dans sa tête, dans sa vie, tout simplement. Auprès de moi, toujours sans jugement, il se déchargea une dernière fois de son fardeau et rendit l'âme quelques jours plus tard.

Comme d'habitude, je mettais en forme les récits, les faisais imprimer et attendais quelques semaines avant de remettre mon livre. Je respectais le temps de deuil des familles, déjà très occupées par la perte de leurs parents et les démarches administratives qu'elles devaient assumer. Ces écrits, ces explications, ces ressentis, ces regrets, les surprenaient, parfois, les émouvaient, toujours. Je ne gardais jamais trace de ces livres, très personnels, importants à leurs yeux : ils LEUR appartenaient totalement.

Cette deuxième page de ma vie professionnelle fut un véritable voyage à travers les histoires des autres et m'apporta autant qu'elle leur apporta, j'en suis certaine. Je savais que j'avais fait le bon choix : celui de l'écoute, de ma présence, du soutien moral, sans m'introduire personnellement dans leur ressenti, leurs chagrins ou leurs peines. Mes silences ou les leurs étaient les bienvenus. Il n'y avait pas d'obligation, que de la chaleur humaine et la certitude que mon approche servait de « soin de support ». Passer du temps au chevet des malades permettait même au personnel soignant de respirer, prendre un temps de repos pour eux-mêmes, pour partager entre eux leurs préoccupations professionnelles, ou pour s'occuper, ailleurs, d'autres tâches. Cette activité apportait un bien fou à tous. Moi y compris.

La vie m'a apporté des occasions de rencontres toutes différentes les unes des autres. Je passais d'un univers à l'autre, au gré des récits ; même sans voyages à proprement parler, mon esprit vagabondait. Avec les patients, je ne m'attendais à rien et je découvrais des tranches de vie parfois surprenantes. Je leur apportais mon écoute mais, eux, me faisaient don de leur confiance, de leurs confidences et de leurs émotions, que je garderai à vie comme de précieux cadeaux.